

Remarque méthodologique à propos de la critique des schémas de reproduction de Marx par Rosa Luxemburg

Roman Rosdolsky

Source: Sur l'impérialisme, Critique de l'économie politique n°4-5, juillet-décembre 1971, pp. 115-123.

Dans la littérature marxiste on a souvent mentionné l'erreur de la critique faite par R. Luxemburg aux schémas de reproduction du 2e livre du *Capital*. Mais, bizarrement, on n'a à peu près jamais prêté attention aux prémisses méthodologiques dont partait R. Luxemburg dans sa critique ; bien que ce soit précisément le point qui paraît le plus intéressant et par lequel au fond on aurait dû commencer.

Car R. Luxemburg voit justement elle-même le point saillant de sa critique dans deux questions de nature méthodologique :

— Faut-il considérer les événements de l'économie nationale du point de vue du capital individuel ou plutôt du point de vue du capital global social ?

Et deuxièmement :

— Peut-on concilier le deuxième point de vue avec l'abstraction d'une société composée seulement de capitalistes et d'ouvriers ?

En ce qui concerne la première question, l'auteur de *L'Accumulation* pense qu'aucun doute n'est possible. Nous lisons dans *L'Anticritique* :

*« L'existence privée souveraine du capital individuel n'est en réalité que forme extérieure, surface de la vie économique, qui n'est considérée que par l'économiste vulgaire comme essence des choses et source unique de la connaissance. Sous cette surface et à travers toutes les contradictions de la concurrence s'établit le fait que tous les capitaux individuels forment socialement un tout, que leurs existence et mouvement sont régis par des lois sociales communes. Ce n'est qu'à cause du manque de plan et de l'anarchie du système actuel que ces lois se réalisent dans le dos des capitalistes individuels et contre leur conscience, de façon tortueuse à travers une série de déviations. »*¹

R. Luxemburg pense que toute théorie économique sérieuse doit donc considérer les processus économiques non pas « du point de vue de la surface du marché, c'est-à-dire du capital individuel, cette plate-forme préférée de l'économiste vulgaire » mais du point de vue « du capital global, c'est-à-dire du seul point de vue valable et juste en deuxième instance » :

¹ *Antikritik*, p. 10.

« Ceci est précisément le point de vue développé pour la première fois de façon systématique par Marx dans le deuxième livre du Capital, mais sur lequel il a fondé toute sa théorie. » Car Marx seulement a réussi à élaborer « à partir du fouillis de contradictions et d'essais timides des Quesnay, Adam Smith et de leurs simplificateurs ultérieurs (...) avec une clarté classique la différence fondamentale entre les deux catégories : le capital individuel et le capital global social dans leurs mouvements ». Et « la théorie économique de Marx se base entièrement sur la conception du capital global social en tant que grandeur réelle, qui trouve justement dans le profit capitaliste global et dans sa répartition son expression concrète et dont le mouvement invisible provoque tous les mouvements visibles des capitaux individuels. »²

Cependant – dit R. Luxemburg – Marx maintient non seulement dans le premier mais aussi dans le deuxième et le troisième livre de son ouvrage son abstraction théorique d'une société capitaliste pure ; il aborde donc le problème de la « reproduction et circulation du capital global social » avec une présupposition qui dès l'abord rend impossible toute véritable solution de ce problème ! Elle écrit :

« Je pensai devoir intervenir ici avec ma critique. L'hypothèse théorique d'une société composée seulement de capitalistes et d'ouvriers, tout à fait justifiée par des buts déterminés de l'étude – telle que dans le premier livre du Capital, pour l'analyse du capital individuel et de ses procédés d'exploitation à l'usine – me paraissait inadéquate et gênante, quand il s'agit de l'accumulation du capital social global. Comme celle-ci représente le procès réel historique du développement capitaliste, il est impossible, à mon avis, de la saisir, si on fait abstraction de toutes les conditions de cette réalité historique. L'accumulation du capital en tant que procès historique, avance du premier jusqu'au dernier jour au milieu de différentes formations précapitalistes, en lutte politique continue et en interaction économique constante avec elles. »³

« Comment peut-on alors saisir correctement ce procès et ses lois de mouvement internes dans une fiction théorique exsangue qui déclare tout ce milieu, cette lutte et ces interactions pour inexistantes ? Précisément ici il me paraît, tout à fait dans l'esprit de la théorie de Marx, nécessaire d'abandonner dorénavant la présupposition du premier livre du « Capital » parfaitement utile à cet endroit, et de baser l'étude de l'accumulation en tant que procès global sur la base concrète du métabolisme entre le capital et son environnement historique. Si on procède ainsi, l'explication du procès découle, à mon avis, de façon naturelle des théories de base de Marx et en complet accord avec les autres parties de son œuvre principale économique. »⁴

Telle était l'opinion de R. Luxemburg. En ce qui concerne d'abord les catégories du « capital individuel » et du « capital social global » il faut admettre qu'il s'agit ici effectivement d'une différence fondamentale du point de vue méthodologique, qui sépare radicalement la théorie économique de Marx de l'économie bourgeoise et plus particulièrement de l'économie vulgaires.⁵

Cependant est-ce qu'on appréhende ainsi réellement ce qu'il y a de plus essentiel dans la méthode de Marx ? Peut-on prétendre que cette différence nous fournit la clé pour la compréhension de l'œuvre de Marx et de sa structure ? Certainement pas. Ce qui caractérise les différents livres du *Capital* du point de vue méthodologique, ce n'est pas (comme le pense R. Luxemburg) que Marx se limite dans le premier livre à l'analyse du *Capital* individuel et ne passe que dans le deuxième et le troisième livres à l'étude du capital dans ses rapports sociaux. Car, déjà dans le premier livre, la catégorie du capital global est souvent opposée à la catégorie du capital individuel, pour fonder ainsi des connaissances économiques hautement importantes. Ainsi, par exemple, lors de l'étude des conditions qui agissent sur le taux et la masse de la plus-value⁶ ; également dans la 7^e section, lors de

2 *Idem*, pp. 10, 67, 33.

3 A cela il faudrait ajouter : pas seulement l'accumulation du capital, mais aussi en général sa circulation. Car « ... » (*Le Capital* II, 113).

4 *Antikritik*, 23. cf. le raisonnement détaillé dans R. Luxemburg, *Accumulation*, chapitres 25 et 26.

5 Voir ch. 2 de ce livre, pp. 67 à 70.

6 « ... » (*Le Capital* I, 325).

l'analyse du procès d'accumulation du capital ⁷, etc. La différence principale consiste plutôt en ceci, que les deux premiers livres ne dépassent pas l'analyse du « *capital en général* » tandis que le troisième livre dépasse cette limite et représente ainsi le passage à l'analyse des « *capitaux nombreux* » et de leurs relations réciproques, c'est-à-dire du capital « dans sa réalité ».

Autrement dit : Les concepts de « *capital individuel* » et de « *capital en général* » ne coïncident pas du tout. Le deuxième est beaucoup plus large que le premier et il en résulte que d'après Marx on peut considérer avec fruit aussi le « *capital global de la Société* » dans le cadre de la catégorie du « *capital en général* » et même qu'il faut le faire. Le meilleur exemple pour cela nous est précisément fourni par la troisième section du deuxième livre attaqué par Rosa Luxemburg. Nous arrivons ainsi à la deuxième de ces questions méthodologiques, à savoir peut-on concilier la considération des événements économiques du point de vue du capital général avec l'abstraction d'une société composée seulement de capitalistes et d'ouvriers ?

Il est clair que les reproches formulés par Rosa Luxemburg contre les schémas de reproduction du deuxième livre ne seraient justifiés que si Marx avait voulu décrire par ces schémas le procès de reproduction du capital social non seulement dans son « *expression abstraite* » et dans sa « *forme fondamentale* » ⁸ mais aussi dans son déroulement historique réel. Nous savons qu'il n'en était pas ainsi, cependant Rosa Luxemburg doit le supposer puisqu'elle est d'avis que – contrairement à ce qui a lieu avec le capital individuel – nous avons à faire dans le cas de l'analyse du capital global social, non seulement avec la totalité des événements économiques mais en même temps avec la réalité concrète immédiate du capitalisme. Ce n'est qu'ainsi que l'on comprend pourquoi elle voit dans les analyses de la troisième section une fiction exsangue et pourquoi elle accuse Marx sur ce point d'une abstraction de toutes les conditions de la réalité historique.

S'agit-il vraiment de toutes les conditions ? Si on y regarde de plus près, on constate que R. Luxemburg parle en effet de toutes les conditions mais qu'elle ne pense qu'à une seule, à savoir l'existence d'un environnement non capitaliste, les ainsi dites personnes tierces. Ceci n'est pas un hasard car si on voulait prendre R. Luxemburg au mot et faire dépendre la justesse des lois économiques découvertes par Marx de la prise en considération stricte de toutes les conditions de la réalité historique, alors non seulement les schémas de reproduction mais tous les résultats de l'analyse du capital seraient des fictions car devant la réalité de l'empirique pure, toute abstraction théorique doit évidemment prendre le dessous.

Bien sûr, il est vrai qu'en tant que procès historique, l'accumulation du capital présuppose du premier jusqu'au dernier jour le milieu des formations précapitalistes et l'interaction constante économique avec elles ⁹. Mais, elle présuppose également autant du premier jusqu'au dernier jour beaucoup d'autres choses comme par exemple la concurrence des capitaux à l'intérieur de l'État et entre États, la non coïncidence des valeurs et des prix.

L'existence du taux de profit moyen, le commerce extérieur, l'exploitation des pays à productivité plus faible par des concurrents plus heureux, etc. Toutes ces choses, dont Marx ne tenait pas compte à juste titre dans ses schémas de reproduction abstraits mais qui du point de vue de la réalité conçus d'un point de vue empiriste pouvaient être oubliés aussi peu que l'environnement historique du capitalisme.

Autrement dit, la confrontation des schémas avec la réalité historique prouve ou bien trop ou rien du tout ! C'est là que l'inconséquence interne de R. Luxemburg se montre clairement. Mais pas seulement ici : ainsi R. Luxemburg montre aussi bien dans *L'Accumulation* que dans *L'Anticritique* avec satisfaction les soi-disantes contradictions flagrantes qui existent entre les schémas de reproduction du deuxième livre et la conception du procès global capitaliste et de son déroulement tel qu'il est décrit

7 Cf. *ibid.*, p. 593 : « ... », cf. aussi *ibid.*, p. 598.

8 Cf. p. 72 de ce livre.

9 Comme l'explique très bien L. Trotsky dans *La Révolution permanente...*, p. 14.

par Marx dans le troisième livre du *Capital* ¹⁰. Mais elle-même a dit à plusieurs reprises et avec raison que Marx était parti non seulement dans le premier et le deuxième livre du *Capital* mais également dans le troisième livre de la présupposition d'une société composée seulement de capitalistes et d'ouvriers ¹¹, donc d'une présupposition qui apparemment excluait dès l'abord une conception correcte du processus d'accumulation. Comment peut-on concilier ceci ? Comment Marx pouvait-il dans le troisième livre en partant de la même présupposition qui l'avait conduit dans le deuxième livre sur une voie erronée, arriver dans le troisième livre à des conclusions diamétralement opposées et ressenties par Rosa Luxemburg comme correctes ? Là aussi, trop de choses sont démontrées, plus que ce qui est conciliable avec le point de départ de la critique de Rosa Luxemburg.

Après la lecture des *Grundrisse*, il n'est pas difficile de trouver la source de toutes ces erreurs. Elles se trouvent dans la méconnaissance, l'inobservation totale de la catégorie de Marx du « *Capital en général* ». Elles se trouvent ensuite dans la méconnaissance du rôle qui revient dans la méthodologie de Marx à l'abstraction d'une société capitaliste pure. Marx lui-même dit à ce propos :

« *En considérant les rapports essentiels de la production capitaliste, on peut donc supposer (car ceci se produit de plus en plus de façon approximative, que c'est le but de principe et que seul dans ce cas les forces productives du travail se développent au plus haut point) que tout le monde des marchandises, toutes les sphères de la production matérielle sont soumises au mode de production capitaliste (formellement ou réellement). Dans cette hypothèse, qui exprime la limite vers laquelle la réalité tend donc de plus en plus, tous les ouvriers employés dans la production des marchandises sont des ouvriers salariés et les moyens de production s'opposent à eux dans toutes ces sphères en tant que capital.* » ¹²

Ceci ne signifie évidemment pas que Marx confond, ne fut-ce qu'un instant, cette supposition méthodologique avec la réalité du capitalisme. Il était particulièrement intéressé à saisir le mode de production capitaliste dans sa réalité concrète mais il voyait comme seul moyen scientifique adéquat pour cela la méthode de l'élévation de l'abstrait vers le concret dont il parlait déjà dans son Introduction et qu'il a utilisé par la suite dans les *Grundrisse* et le *Capital*. Ceci veut dire : pour étudier les régularités à la base du mode de production capitaliste, il fallait, d'après Marx, étudier d'abord « *le développement* » du capital, c'est-à-dire aussi bien le procès de production que le procès de circulation et le procès de reproduction « *dans sa moyenne idéale* » en tant que « *type général* », auquel cas il fallait évidemment faire abstraction de toutes les réalisations concrètes du capital (donc, entre autres aussi de l'existence de couches non capitalistes, etc.). Et cette étude n'était pas du tout restreinte à l'analyse du capital individuel (ce qui correspondrait à la conception de Rosa Luxemburg). Car, le « *capital de toute la Société* » peut et doit pour des raisons déterminées de l'étude être considéré comme « *capital en tant que tel* » ou comme « *capital en général* » ¹³.

Nous rappelons le passage des *Grundrisse* cité au chapitre précédent : « *Si je considère par exemple le capital total d'une nation en opposition avec le travail salarié global ou si je considère le capital en tant que base économique générale d'une classe par opposition à une autre classe, je le considère en général.* » Et il n'est pas du tout évident pourquoi ceci – en contradiction avec la considération du capital individuel serait à considérer comme une fiction exsangue.

Ici, on pourrait cependant se poser la question : le procès de reproduction du capital global social ne présuppose-t-il pas la pluralité des capitaux ? Et ne faudrait-il pas exclure l'étude de ce procès de l'analyse du capital en général pour l'inclure dans celle des capitaux nombreux, c'est-à-dire de la concurrence ? (Marx lui-même devait avoir de telles considérations de façon passagère comme on pourrait le conclure d'un passage des *Grundrisse*) ¹⁴. Cependant, ce qui du point de vue conceptuel est à la base du procès de reproduction du capital social c'est l'existence de relations d'échanges entre les

10 *L'Accumulation*, p. 313, *Antikritik*, p. 25.

11 *L'Accumulation*, pp. 302-303.

12 *Théories I*, 385. Cf. *Le Capital III*, 184.

13 *Grundrisse*, p. 252.

14 *Ibid.*, p. 420.

deux sections de la production sociale : industrie des moyens de production et industrie des moyens de consommation (que l'on peut par exemple se représenter par deux capitaux spéciaux) mais non pas la concurrence à proprement parler. Évidemment avec la dualité est donnée aussi la pluralité en général d'où résulterait aussi « *la transition du capital* » en général aux « *capitaux particuliers* », aux capitaux réels¹⁵, mais ceci n'exclut nullement une étude abstraite dans le cadre du capital en général. Ceci est aussi la raison pour laquelle une telle étude se trouve déjà dans le deuxième livre du *Capital* avant que Marx passe à l'étude de l'action des capitaux nombreux les uns sur les autres au taux de profit moyen, etc.

Mais nous ne sommes pas obligés de revenir aux *Grundrisse* pour nous convaincre de la justesse de cette interprétation car le même point de vue est également défendu par Marx avec une clarté parfaite dans ses théories sur la plus-value (bien connues et hautement estimées par Rosa Luxemburg).

Ainsi nous lisons dans l'introduction au chapitre sur les causes des crises dans le livre 2 des *Théories* :

*« Nous ne devons considérer ici que les formes par lesquelles passe le capital dans ces différents développements. On ne développe donc pas les conditions réelles à l'intérieur duquel se passe le procès de production réel, on suppose ici que la marchandise est vendue à sa valeur, la concurrence des capitaux n'est pas prise en considération non plus le crédit, non plus la constitution réelle de la société qui ne consiste pas du tout seulement des classes d'ouvriers et de capitalistes industriels, où les consommateurs et les producteurs ne sont donc pas identiques, la première catégorie, celle des consommateurs (dont les revenus sont en partie secondaires dérivés du profit et du salaire et non primaires) est beaucoup plus large que la seconde. Cependant, comme nous l'avons déjà constaté lors de l'étude de l'argent qu'il comprend la possibilité de crises, ceci résulte encore plus lors de l'étude de la nature générale du capital sans que soient développés les rapports réels qui constituent toutes les conditions du procès de production réels. »*¹⁶

À un autre passage du même livre, il est dit :

*« Il ne s'agit maintenant que de suivre le développement ultérieur de la crise potentielle – la crise réelle ne peut être représentée qu'à partir du mouvement réel de la production capitaliste, la concurrence et le crédit – telle qu'elle ressort des déterminations de forme du capital qui lui sont propres en tant que capital et ne sont pas comprises dans sa seule existence en tant que marchandise et argent. »*¹⁷

Et comme s'il avait eu une prémonition qu'un jour on lui reprocherait cette non considération des « *rapports réels* » à cette étape de l'analyse, Marx écrit quelques lignes plus loin :

« Il faut aussi remarquer que nous devons représenter le procès de circulation ou le procès de reproduction avant que nous ayons représenté le capital terminé¹⁸ – capital et profit¹⁹ – car nous devons représenter non seulement comment le capital produit mais comment le capital est produit. Mais le mouvement réel part du capital existant (= « terminé ») ; ceci veut dire le mouvement réel sur la base de la production capitaliste développée qui part d'elle-même, qui se présuppose elle-même. Le procès de reproduction et les prédispositions des crises qui se développent en lui ne sont donc représentées dans

15 *Ibid.* p. 353 (Le passage mentionné se réfère à vrai dire au crédit, de même qu'un passage semblable dans Les *Théories* II, 208 ; mais tout ce qui est dit peut aussi s'appliquer au procès de reproduction).

16 *Théories* II, p. 493. Ce passage est cité par R. Luxemburg (pp. 302-303) sans qu'elle fasse la moindre attention à l'essentiel : la distinction faite par Marx entre « nature générale du capital » et « les conditions réelles ».

17 *Théories* II, p. 513.

18 Voir la note 132 de la page 64 du 2e chapitre de ce livre.

19 Nous savons que dans l'esquisse de plan de 1859 (*Grundrisse*, p. 978] ces mots désignent la partie de l'ouvrage correspondant au troisième livre du *Capital*.

cette rubrique que de façon incomplète et ont besoin d'un complément dans le chapitre ²⁰ « capital et profit » ²¹

Car :

« Les crises du marché mondial doivent être saisies comme la synthèse réelle et l'égalisation violente de toutes les contradictions de l'économie bourgeoise. Les moments individuels qui se concentrent ainsi dans ces crises doivent sortir et se développer dans chaque sphère de l'économie bourgeoise et plus nous pénétrons dans elle, plus doivent être développées d'une part de nouvelles déterminations de ce conflit et d'autre part doivent être démontrées les formes plus abstraites de celles-ci comme se reproduisant et contenues dans les formes plus concrètes. » ²²

Il est donc clair qu'il y a « encore une masse de moments, conditions, possibilités de crises » qui « ne peuvent être considérés qu'au moment de l'étude des rapports plus concrets, en particulier de la concurrence des capitaux et du crédit » ²³ et à l'exposé desquels Marx renonce provisoirement. De façon générale, d'après son plan, l'analyse détaillée du procès de reproduction social et des crises dans leur aspect concret (de même que les théories qui tombent dans ce domaine) ²⁴ devait être réservée à la partie ultérieure de son œuvre. Car ce que Marx désire montrer à cette étape de l'analyse est :

1) pourquoi seulement dans le capitalisme, la « possibilité générale de crise devient une réalité » ²⁵ et 2) pourquoi malgré cela « un équilibre mouvant du système capitaliste en croissance » est possible ²⁶ (équilibre très relatif interrompu par des secousses périodiques violentes). Ceci n'exclut évidemment pas la concrétisation de l'analyse à un stade ultérieur de l'étude et l'exige même ²⁷ (une telle concrétisation est partiellement réalisée au chapitre 15 du troisième livre du *Capital*. Voir cependant la remarque méthodologique à la page 685 de ce livre où Marx souligne la nécessité d'une concrétisation encore plus poussée).

On voit que la fiction théorique exsangue que Rosa Luxemburg reproche à Marx n'est pas autre chose que la considération du procès de reproduction social dans le cadre du « capital en général ». Ceci nous montre combien l'auteur de *L'Accumulation* a mal interprété la méthode du capital et le peu de crédit qu'il faut donner à sa critique des schémas de reproduction de Marx (combien Lénine avait-il raison quand il voyait dans la non compréhension de la méthodologie du *Capital* le côté le plus faible de la théorie économique marxiste de l'époque de la 2^e Internationale) ²⁸.

Il est vrai, Rosa Luxemburg souligne énergiquement la différence fondamentale entre l'étude des événements économiques du point de vue du capital individuel et du point de vue du capital global social ; ces pages font partie des plus belles de son livre. Mais elle confond en même temps cette différence avec la différence non moins fondamentale entre « capital en général » et capital « dans sa réalité », les « capitaux nombreux ». Seul, le capital individuel permet à son avis un point de vue abstrait tandis que la catégorie du capital global social devrait représenter une catégorie de la réalité immédiate. De là ces appels constants à la réalité historique contre la fiction théorique, de là sa critique erronée des schémas de reproduction de Marx et de là enfin son incapacité de développer le noyau correct de son livre dans le sens de la théorie de Marx. Ce noyau concret, c'est la mise en évidence du

20 Il faudrait lire « Section » ou « Livre ».

21 *Théories* II, pp. 513-514. Ici Marx montre lui-même le lien entre ce qu'il dit des crises dans le 3^e livre du *Capital* et les schémas de reproduction du 2^e livre. (Ainsi se résout donc la soi-disant contradiction entre les livres 2 et 3, telle que la voyait R. Luxemburg).

22 *Ibid.* II, pp. 510-511.

23 *Ibid.* II, p. 529.

24 *Ibid.* III, p. 48.

25 *Ibid.* II, p. 515.

26 N. Boukharine, *L'Impérialisme et l'accumulation du capital*.

27 Il est significatif que les remarques méthodologiques du 2^e livre des *Théories* citées ci-dessus n'avaient attiré l'attention ni de R. Luxemburg ni de ses critiques.

28 Voir Lénine, *Œuvres*, vol. 38, p. 170.

conflit entre la tendance sans bornes à la valorisation du capital et le pouvoir de consommation limitée de la société capitaliste en tant que l'une des sources principales de l'expansion économique et politique du capitalisme. Cependant il lui reste le grand mérite d'avoir mis ce point de vue, qui résulte logiquement de la théorie de Marx mais dont les épigones réformistes ne savaient que faire, au centre du débat – quelle qu'ait été par ailleurs l'insuffisance de sa propre réponse à cette question.